

AU RENDEZ-VOUS DU HASARD
(roman de Pierre BASSOLI)
PRIX SCRIBOROM 2012

1

ALBERT Dujardin était ce qu'on peut appeler un employé modèle. Huissier à la *B.R.I.C. (Banque Régionale de l'Industrie et du Commerce)* depuis quatre ans, il n'avait jamais compté une seule minute de retard et encore moins un seul jour d'absence pour cause de maladie ou toute autre raison.

Il arrivait chaque matin à sept heures et demie précises devant le siège de la *B.R.I.C.*, un grand bâtiment de verre haut de neuf étages, levait les yeux sur le sommet du building (un tic qu'il avait pris on ne sait trop pourquoi), sortait un trousseau de clés de sa poche, en choisissait soigneusement une et ouvrait la porte principale de la banque.

Puis, après l'avoir verrouillée derrière lui, il se rendait à son vestiaire. Là, il suspendait avec soin son manteau sur un cintre et se dirigeait ensuite vers la cage de verre qui servait de réception et qui était son antre à lui seul.

Toujours à l'aide d'une clé choisie sur son trousseau, il ouvrait le tiroir de son bureau, s'emparait d'un stylo à bille, d'un crayon à papier et d'un magnifique stylo à encre de marque Mont-Blanc et les déposait côte à côte sur le sous-main de son bureau, bien parallèles à environ un centimètre les uns des autres.

Ensuite – il était à ce moment-là sept heures quarante – il prenait l'ascenseur, montait au deuxième étage et allait se tirer un café au distributeur automatique de boissons. Toujours un express sans sucre et sans lait. Il le buvait à petites gorgées en grimaçant légèrement car, après tout, ce café n'était pas très bon, quoi qu'en dise la publicité affichée sur le distributeur qui clamait que « *Le café Vermeil est un café sans pareil* ».

Mais somme toute, c'était du café et il en avait besoin le matin, n'ayant pas le temps ni l'envie de s'en préparer un chez lui avant de se rendre à son travail.

Après cette pause-café qui ne durait jamais plus de deux minutes, Albert Dujardin redescendait au rez-de-chaussée et réintégrait sa cage de verre. Puis, il se bourrait une pipe – la première de la journée – l'allumait en tirant sur le tuyau à petits coups rapides et déplaçait son journal. Pas à la première page, non. Toujours à la dernière du premier cahier, celle des avis mortuaires. C'était une habitude chez lui, tous les matins, de consulter cette liste nécrologique, au cas où il connaîtrait l'un des morts annoncés dans cette rubrique.

Ensuite, il attaquait le deuxième cahier, celui des sports. D'abord la boxe – son sport préféré, mais il n'y en avait pas assez selon son goût – puis le football. Les autres sports ne l'intéressaient pas et lorsqu'il avait épluché tout ce qui parlait de ses deux sports préférés, alors seulement il survolait la rubrique des faits divers et les articles de fond. Quant à la politique, elle ne l'intéressait pas et il l'ignorait purement et simplement.

Huit heures approchaient et le gardien de nuit de la *Prosécu* (Protection et Sécurité), société qui assurait la garde en dehors des heures d'ouverture de la banque, allait terminer son service et lui remettre son rapport de la nuit. Dujardin replia son journal et se mit à observer la cabine d'ascenseur dont le voyant lumineux égrenait les étages dans le sens de la descente. Les portes automatiques s'ouvrirent et un grand type athlétique, vêtu d'une sorte de combinaison noire et d'un béret de para fit son apparition. Il portait à la ceinture un énorme trousseau de clefs, une grosse lampe torche et un talkie-walkie.

Il s'approcha à grandes enjambées militaires de la cage de verre de l'huissier, un grand sourire aux lèvres.

– Bonjour, M. Dujardin. Ça va, ce matin ?

– Très bien, M. Duroc. Et vous, la nuit a été calme ?

– R.À.S., comme on dit dans l'armée. Tenez, voici mon rapport.

Il lui tendait une enveloppe que Dujardin allait immédiatement faire suivre au service de sécurité de la banque.

– Je vous ouvre, fit-il au garde ; il est quasiment huit heures.

Il l'escorta jusqu'à la grande porte vitrée, l'ouvrit et salua le vigile :

– À demain matin, M. Duroc. Et... non pas bonne nuit, mais bonne journée ! ajouta-t-il avec un petit sourire que l'autre lui rendit.

Il faisait souvent cette plaisanterie qu'il trouvait moyenne, mais ça les faisait sourire tous les deux.

Il regagna sa cage de verre et s'installa, attendant le flot des employés qui n'allaient plus tarder à arriver.

Âgé de cinquante-trois ans, Albert Dujardin était divorcé depuis maintenant presque cinq ans et demi. Il avait tout quitté du jour au lendemain : sa femme, ses deux filles (des jumelles) et même son emploi de représentant pour une fabrique de produits pharmaceutiques. Le nettoyage par le vide. Tout s'était d'ailleurs réglé rapidement, à l'amiable. Ils s'étaient rendu compte, son épouse et lui, qu'après vingt-quatre ans de mariage, ils n'avaient plus rien à se dire. Au fait, s'étaient-ils vraiment dit quelque chose, durant ces longues années ? Il n'en était pas sûr...

Il s'était installé dans un petit pavillon hérité de son père et menait une vie de vieux garçon qu'il n'avait en fait jamais cessé d'être.

Les employés commençaient à arriver et Dujardin les saluait, chacun par leur nom. Très physionomiste et ayant la mémoire des noms, il se faisait un point d'honneur de connaître chaque employé par son patronyme et leur envoyait du « Monsieur Machin » et du Madame Duchmol », certain de leur faire plaisir.

Le dernier arrivé fut, comme chaque jour, M. Garnier, le P.D.G., dans sa Mercedes noire. Le chauffeur sortait de la voiture, la contournait et allait ouvrir la portière arrière droite, la casquette à la main et s'inclinant légèrement devant le Président, imposant dans son costume noir qu'il portait hiver comme été, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il fasse 35 degrés à l'ombre. Certains employés le surnommaient d'ailleurs « Davy Crockett », l'homme qui n'a jamais froid, jamais chaud, etc...

– Bonjour, M. Dujardin. Comment allez-vous ce matin ?

– Très bien, M. le Président, et vous-même ?

Mais le Président ne répondait jamais et Albert Dujardin n'en avait cure. Cela faisait partie du rituel journalier...



Comme chaque matin, Paul de Bauverd prenait son petit déjeuner dans le salon-boudoir de son appartement de sept pièces. Rituellement, ce petit déjeuner était composé de café noir sans sucre, de biscottes de régime et de beurre basses calories et anti-cholestérol. Ligne oblige ! Il héla la femme de chambre portugaise que sa femme avait engagée quelques semaines auparavant :

– Maria ! Madame est-elle levée ?

– Non, Monsieur, Madame dort encore.

Il balaya l'air d'un geste de la main.

– Ça ne fait rien. Cela ne peut que lui faire du bien, laissez-la dormir.

Maria le regardait avec de grands yeux, comme subjuguée par le regard de son patron.

– Voulez-vous encore des biscottes ?

Il sourit de toutes ses dents éclatantes et – d’un coup – parut s’humaniser.

– Non, merci Maria, vous êtes très gentille mais cela ira comme ça.

Il était persuadé que la jeune bonne était un peu amoureuse de lui et cela lui plaisait.

Paul de Bauverd était un homme de quarante-neuf ans, grand, mince – sa ligne étant conservée par un régime très strict et du sport pratiqué deux fois par semaine dans une salle spécialisée. Son abondante chevelure noire n’était parsemée que de quelques fils d’argent qu’il avait longtemps hésité à teindre, mais il s’était dit finalement que cela ne pouvait que lui apporter un charme supplémentaire.

Hiver comme été, il était bronzé et ce hâle faisait encore ressortir le bleu de ses yeux.

Oui, en secret, Maria était un peu amoureuse de son patron.

Ce dernier repoussa sa tasse vide et consulta sa montre *Cartier*, modèle *Santos* : huit heures quinze. Il s’agissait de ne pas être en retard. En effet, comme tous les jeudis, il avait rendez-vous avec Joseph Garnier, le P.D.G. de la *B.R.I.C.* Pour affaires, bien entendu, car Paul de Bauverd, en tant que P.D.G. de la *Holdsworth United Computers* – la HUC comme l’appelaient familièrement ses employés – brassait beaucoup d’affaires et beaucoup d’argent. Et comme il était un Président précis et méticuleux, il tenait absolument à ce rendez-vous hebdomadaire à sa banque, pour faire le point de la situation et – surtout – des mouvements boursiers.

Mais aujourd’hui, c’était un peu spécial, car en plus du point financier de la HUC, de Bauverd devait conclure une autre petite affaire avec Garnier – privée celle-ci – qui devrait, si elle réussissait, lui rapporter un joli pactole.

Il se renversa sur son fauteuil, alluma sa première Cartier de la journée et en exhala béatement une longue bouffée.



Emmanuelle Galloix s’était réveillée de mauvaise humeur. Elle en avait plus qu’assez de ce travail de secrétaire intérimaire. Déjà quatre postes depuis le début du mois et ce matin, elle s’apprêtait à affronter le cinquième. Un jeudi en plus !... Et à la HUC, pour parachever le tout !

Cette boîte n’avait pas très bonne réputation. Les employés n’étaient pas très sympathiques et ne se prenaient pas pour du menu fretin, pour rester polie. Il faut dire que dans une petite ville d’à peine trente-cinq mille habitants, faire partie du personnel de la seule compagnie américaine était un privilège, un honneur même, à leurs yeux. Et cet état d’esprit n’était pas fait pour arranger l’ambiance qui régnait dans les différents services de la *Holdsworth United Computers*.

Heureusement, ce matin, il faisait beau. Le printemps s’installait tranquillement et Emmanuelle avait bravé le fameux dicton qui dit qu’en avril... etc, etc... en se vêtant d’une mini-robe légère, découvrant avantageusement ses jambes qu’elle avait d’ailleurs fort jolies. Le petit lainage dont elle s’était munie « au cas où », était pour l’instant reposé sur son avant-bras.

Emmanuelle Galloix était une très belle fille blonde de vingt-cinq ans, avec de jolis yeux noisette et un corps bien proportionné. Tout en elle respirait la santé, à commencer par ses belles dents blanches et régulières (les mauvaises langues disaient que c’était des implants !). En plus de sa jolie paire de jambes, elle était dotée d’un mignon petit derrière bien rebondi et de très beaux seins, ronds et fermes comme des pamplemousses, qui bougeaient

librement sous le tissu de sa robe imprimée. Légèrement disproportionnés par rapport à sa taille mince et élancée, mais les amateurs appréciaient !

Elle marchait énergiquement à grandes enjambées dans la rue du Commerce et pour l'instant, ses jolis yeux lançaient des éclairs.

Elle en avait marre de ces boulots à la petite semaine et avait hâte de trouver un job fixe. Quelle idée de commencer un jeudi dans une nouvelle boîte pour une mission qui allait durer une semaine, tout au plus ! Évidemment, en qualité de secrétaire trilingue – elle parlait couramment l'anglais et l'espagnol en plus de sa langue maternelle – elle était très demandée, même pour un travail ponctuel ne devant pas dépasser deux ou trois jours. Elle était bien payée aussi, et de cela elle ne se plaignait pas.

Elle avait appris l'espagnol avec sa mère qui était uruguayenne et – aussi loin qu'elle s'en souvienne – à la maison on passait aisément et sans distinction, du français à l'espagnol. Quant à l'anglais, elle l'avait appris dans une université à San Diego, Californie, où son père l'avait envoyée à l'âge de vingt ans, tous frais payés, durant dix-huit mois.

Son père avait les moyens. Il était producteur dans une grande maison de disques et avait sous son aile deux ou trois poulains que l'on entendait immanquablement si on ouvrait la radio ou la télévision, que ce soit au Top 50 ou dans n'importe quelle émission de variétés télévisées.

Arrivée au bout de la rue du Commerce, Emmanuelle traversa et s'engagea dans la rue Duvidier où se trouvaient les bureaux de la *Holdsworth United Computers*.

Elle respira un grand coup, entra dans l'immeuble et se dirigea vers la réceptionniste, sa feuille de mission à la main.



À neuf heures moins une précises, Paul de Bauverd pénétra dans le building de la B.R.I.C. et s'adressa à l'huissier, Albert Dujardin :

– Bonjour, M. Albert. Ça va ?

– Bonjour, M. de Bauverd, répondit Dujardin. Toujours l'exactitude même, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur la pendule murale. Prenez place dans le petit salon, j'appelle tout de suite la secrétaire de M. Garnier.

De la main, il désignait un renforcement de l'autre côté du hall, meublé de trois fauteuils de cuir et d'une table basse recouverte de magazines.

Paul de Bauverd négligea ces derniers et déplia son journal habituel, le *Financial Time*, après s'être assis dans l'un des profonds fauteuils.

Une minute plus tard, Mlle Villers, la secrétaire de Garnier, arrivait en trotinant et prenait M. de Bauverd en charge. Ils marchèrent jusqu'à l'ascenseur, l'un suivant l'autre, et attendirent la cabine. Lorsqu'ils y eurent pénétré et que l'ascenseur commença à monter, Albert Dujardin suivit le voyant lumineux désignant l'étage où se trouvait la cabine. 7^{ème}, 8^{ème}, 9^{ème}... Le Saint des Saints. Personne au-dessus. Le territoire réservé de Joseph Garnier, Président-Directeur Général de la B.R.I.C.

Et dire que Dujardin n'avait jamais pénétré dans le bureau de M. Garnier. Il n'était même jamais monté jusqu'au neuvième étage ! Les seuls entretiens de haut niveau qu'il avait eus dans la banque s'étaient limités au chef du personnel – lorsqu'il avait été engagé (son bureau se trouvait au sixième étage) et une fois par année dans le courant du mois de décembre avec son chef direct, M. Morin, directeur des affaires administratives, pour ce qu'on appelait ici les qualifications de fin d'année et dont le bureau se situait beaucoup plus bas dans la hiérarchie, puisqu'il était au quatrième étage...

Ces qualifications de fin d'année – les « qualifs », comme disait familièrement Éric, un des coursiers de la banque – n'étaient en fait qu'une discussion, bâclée en moins de cinq

minutes, du genre : « *Vous êtes content ? Tout va bien ? Avez-vous des réclamations à formuler ? Non ?... Alors pour nous tout va bien aussi. Nous sommes contents de vous et de votre travail. Continuez comme cela et tout le monde sera content.* »

Une année sur deux on lui offrait une augmentation de cinquante euros par mois – une misère ! – mais s’il lui prenait la fantaisie de protester ou, tout au moins, de s’étonner de la modestie de l’augmentation, les arguments ne tardaient pas à arriver : « *Vous comprenez, M. Dujardin, les bénéfiques de cette année n’ont pas été aussi florissantes que l’année dernière.* » Ou encore : « *Mieux vaut avoir une bonne place dans une entreprise qui offre la sécurité comme nous, plutôt qu’une de ces multinationales qui vous jettent de la poudre aux yeux en vous appâtant avec des salaires mirobolants et qui vous balancent ensuite comme une vieille ordure !* »

Alors, Dujardin ne discutait pas. D’ailleurs, il ne discutait jamais. Le petit pavillon qu’il habitait lui appartenait, il n’avait donc pas de loyer à payer et, lorsqu’il exerçait le métier de représentant en produits pharmaceutiques, il avait eu des années florissantes et s’était mis un petit pécule de côté. Il n’était pas dans le besoin et, de plus, ses exigences étaient limitées : un repas au restaurant de temps en temps, le cinéma deux ou trois fois par année, quand il y avait un bon film et sa sortie mensuelle avec son ex-femme. De temps en temps, mais rarement, lorsque cela le démangeait vraiment trop, il se payait une fille qu’il ramassait rapidement en voiture sur le boulevard Albert-Camus, après s’être assuré que personne ne l’avait vu. Ils faisaient l’amour à la sauvette, rapidement, dans un petit bois à la sortie de la ville et dix minutes plus tard, Dujardin ramenait la fille à son point de départ sur le boulevard.

**Lisez la suite dans *Au rendez-vous du hasard* (Pierre BASSOLI)
À commander sur ce site**